“Amor omnia vincit” – l’amour triomphe de tout –, c’est ce qu’elle avait écrit sur la couverture de la chemise marron qui contient les trois carnets ; au-dessus, en capitales plus vigoureuses, figure le titre, *LIVRE DES QUESTIONS*. Comme s’il s’agissait

PER OLOV ENQUIST

Blanche et Marie

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach et Catherine Marcus

de tester deux attitudes : celle en haut de page, énergique, optimiste et absolument neutre, et celle en dessous, frêle, prudente et presque suppliante. Comme si elle avait voulu dire : Voici le point de départ […].

ACTES SUD
Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Très jeune, Blanche Wittman fut enfermée à l'hôpital de la Salpêtrière, où officiait le professeur Charcot, grand spécialiste de l'hystérie des femmes. C'est Blanche que l'on voit sur un tableau, lascivement effondrée dans les bras d'un assistant, offerte aux regards d'hommes tels que Strindberg, Freud ou Jung. Derrière elle, une brouette, dans laquelle on l'a amenée endormie. Des années plus tard, devenue l'assistante de Marie Curie, Blanche, brûlée par la radioactivité, sera amputée des deux jambes et d'un bras et se retrouvera dans une caisse en bois. Dans ses carnets, Blanche parle de fluide magique, de rapport entre radium, beauté, rayonnement de mort et d'amour.

Marie Curie, plongée dans ses recherches, détentrice d'un premier prix Nobel puis d'un second, entame après son veuvage une liaison avec Paul Langevin, mais le scandale national l'oblige à l'exil. Désespérée, elle se confie à Blanche, qu'elle a prise comme assistante. Elle veut l'entendre parler de l'amour que lui vouait Charcot, des réponses que donnait Blanche, du meurtre qu'elle dit avoir commis. Des années de travail n'ont pas réussi à occulter la femme, l'amoureuse.

Deux femmes, entre passion et recherche, enfermement et écriture. Devant Blanche et Marie, la porte d'un monde nouveau et énigmatique s'est ouverte, et de ce monde leur parviennent des signaux bleutés et scintillants, indiquant peut-être la voie vers la compréhension totale et scientifique de la nature de l'amour.

Utilisant le *Livre des questions*, les carnets de Blanche, Per Olov Enquist nous conte une histoire d'ascension et de chute. Car si la lente dégradation des corps n'empêche en rien la passion qui dévore, arrive toujours un moment où le dialogue d'un être avec lui-même se fait monologue, quelques secondes, puis silence.

"LETTRES SCANDINAVES"

série dirigée par Marc de Gouvenain

PER OLOV ENQUIST

Per Olov Enquist est né en 1934, dans le Västerbotten, tout au nord de la Suède. Il est l'auteur de près d'une vingtaine de romans, nouvelles et pièces de théâtre, pour la plupart traduits en français depuis 1970.

DU MÊME AUTEUR

LE CINQUIÈME HIVER DU MAGNÉTISEUR, Babel n° 511, 2001.
L'EXTRADITION DES BALTES, 1985 ; Babel n° 449.
L'ANGE DÉCHU, 1986.
ÉCRITS SUR LE SPORT, 1988.
LE SECOND, 1989.
L'HEURE DU LYNX, 1989.
LA BIBLIOTHÈQUE DU CAPITAINE NEMO, 1992.
HAMSUN, 1996.
LE MÉDECIN PERSONNEL DU ROI, 2000 ; Babel n° 553.
SELMA, 2001.

Titre original :
Boken om Blanche och Marie
Editeur original :
Norstedts Förlag, Stockholm
© Per Olov Enquist, 2004

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00307-4

Extrait de la publication

PER OLOV ENQUIST

Blanche et Marie

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach et Catherine Marcus

ACTES SUD

Extrait de la publication

pour Gunilla

Extrait de la publication

LE LIVRE JAUNE

Extrait de la publication

I

LE CHANT DE L'AMPUTÉE

1

"Amor omnia vincit" – l'amour triomphe de tout –, c'est ce qu'elle avait écrit sur la couverture de la chemise marron qui contient les trois carnets ; au-dessus, en capitales plus vigoureuses, figure le titre, *LIVRE DES QUESTIONS*. Comme s'il s'agissait de tester deux attitudes : celle en haut de page, énergique, optimiste et absolument neutre, et celle en dessous, frêle, prudente et presque suppliante. Comme si elle avait voulu dire : Voici le point de départ, je voudrais tant que ce soit ça, oh, si seulement ça pouvait être vrai.

L'amour triomphe de tout. Tout en sachant que c'est faux, mais quand même, on a un petit pincement au cœur en lisant cela, *oh, si ça pouvait être vrai, si seulement ça pouvait être vrai*. Le ton très artificiel d'objectivité et de bienséance ne tient cependant pas jusqu'au bout. Un carnet jaune, un noir – incomplet ou censuré – et un rouge. A eux trois, un *Livre des questions*, qui parle de Blanche et Marie. Rien de plus.

A nous de nous en contenter.

L'amour triomphe de tout, hypothèse de travail ou douleur profondément enfouie.

Extrait de la publication

Deux ans après que Marie Skłodowska Curie avait reçu son deuxième prix Nobel, celui de chimie, en 1911 – alors que son amant, Paul Langevin, était en train de se réconcilier avec sa femme Jeanne, et d'instaurer, avec son accord, une relation sexuelle plus ou moins permanente avec sa secrétaire –, elle subit une perte, attendue certes, mais néanmoins très éprouvante, quand un matin, dans son propre appartement, à Paris, on retrouva son amie Blanche Wittman morte.

Elle avait essayé de descendre du lit, pour rejoindre la caisse en bois montée sur roulettes. Elle n'avait pas réussi. Et elle était morte.

La cause du décès ne fut jamais établie, mais ceux qui vinrent chercher le corps remarquèrent sa taille dérisoire, et aussi que Marie Skłodowska Curie avait insisté pour coucher elle-même cette femme-tronc amputée dans son cercueil. Ensuite, en guise d'adieu, elle était restée assise sur une chaise à côté de la morte, une main posée sur le couvercle du cercueil, obligeant les porteurs à attendre une heure entière dans la pièce attenante. Elle n'avait pas cherché à expliquer son geste, elle n'avait fait que murmurer *Je resterai toujours à tes côtés.*

Pour finir, on emporta le cercueil.

Dans l'unique nécrologie qui fut rédigée, la morte est qualifiée de "phénomène légendaire", et l'on souligne son rôle de médium du professeur J. M. Charcot. Elle laissait trois carnets, dont on apprit l'existence vers la fin des années 1930 seulement, et qui ne furent jamais rendus publics dans leur entièreté.

Marie Curie omet de mentionner l'existence de Blanche dans ses Mémoires, comme énormément d'autres choses.

Je ne l'en blâme pas.

2

Qui peut dire, d'ailleurs, si Blanche Wittman elle-même aurait souhaité être mentionnée.

Si malgré tout elle bénéficia d'une certaine notoriété après sa mort, son nom figurant dans quelques lignes de l'histoire de la médecine, elle n'est cependant jamais associée à Marie Curie, mais toujours évoquée en tant que "médium de Charcot". Une note laconique mentionne qu'elle termina sa vie comme "martyre" et comme "victime" de la recherche scientifique sur le radium. Après la mort de Charcot et dans le chaos qui s'ensuivit concernant l'orientation scientifique des soins prodigués à l'hôpital de la Salpêtrière, Blanche Wittman travailla deux ans dans le service de radiologie de l'hôpital, en tant qu'assistante. Ensuite elle rejoignit le laboratoire de Marie Curie, où quelques années plus tard fut découvert le radium. Qui savait faire la distinction entre les rayons X mortels et le radium mortel ? L'un prenait la relève là où l'autre s'arrêtait.

Résultat final : martyre et femme-tronc.

Après la mort de Charcot en 1893, un mutisme pratiquement total. Les dernières années de sa vie, elle avait eu l'intention d'écrire un livre sur l'amour. Là-dessus, rien dans cette brève nécrologie. Seulement "est morte sans bras ni jambes" – ce qui n'est pas tout à fait la vérité, car il lui restait un bras, le droit, avec lequel elle écrivit jusqu'à la fin.

Le livre est resté inachevé. Ne subsistent aujourd'hui que trois cahiers au format 30 x 22 centimètres, de quarante pages chacun, contenus dans une chemise marron, un *Livre des questions*, comme elle l'intitulait. Elle nomme le premier cahier le "Livre jaune", le second, le "Livre noir" et le troisième, le "Livre rouge".

Extrait de la publication

Aucune couleur sur les couvertures. Ce livre en trois parties devait lui permettre de raconter une histoire sur la nature de l'amour. Tâche impossible, bien entendu. Restait une histoire avec Blanche et Marie pour sujet. Combien de vies peuvent revendiquer cela ? Toutes ont une histoire, mais rares sont celles qui sont écrites.

Le titre déroutant, *Livre des questions*, sur la couverture de la chemise de protection reçoit très vite son explication. Elle avait manifestement décidé que chaque chapitre débuterait par une question. Puis elle répondrait à cette question de la manière la plus rationnelle possible. Les questions seraient "d'une importance capitale". *DE QUELLE COULEUR ÉTAIT TA PREMIÈRE ROBE ? QUEL ÉTAIT TON PREMIER NUMÉRO DE TÉLÉPHONE ?* Parfois des écarts soudains et étranges : *QUE POUVAIT-ON LIRE SUR LE VISAGE DE MON PÈRE QUAND IL A PRATIQUÉ L'AVORTEMENT ?* ou *QUI ÉTAIT ASSIS A CÔTÉ DU CERCUEIL DE CHARCOT AUX FUNÉRAILLES ?*

Toujours des questions très concrètes. Elles sont parfois sans intérêt, jusqu'au moment où l'on est soi-même tenté d'y répondre. Alors cela devient comme un jeu brusquement réel et terrifiant. Ça ne tient qu'au lecteur. Si l'on continue, l'équilibre et le contrôle sont ébranlés, l'aiguille du compas s'affole, comme au pôle Nord. J'ai essayé. A la question sur le numéro de téléphone, ma réponse tient en peu de mots : "Sjön 3, Hjoggböle." Ensuite ça se corse et, quand il faut expliquer l'évidence, ça devient long, et effrayant. Il y a quelque chose de menaçant dans son *Livre des questions*, une incitation à entrer dans l'interdit, ou à ouvrir la porte d'une pièce obscure.

Questions courtes, réponses détaillées sans véritable lien avec la question.

Extrait de la publication

Elle avait peur sans doute. On agit ainsi dans ces cas-là.

Les trois carnets, le jaune, le noir et le rouge, sont conservés. Tout le reste, c'est-à-dire l'enveloppe, est une reconstruction.

Parfois les réponses sont brèves : on peut supposer qu'elle a l'intention de les expliciter, plus tard, quand elle en aura le courage.

Une note commence par la seule question *QUAND ?*.

La réponse concerne son médecin et amant, le professeur J. M. Charcot. Elle décrit un petit incident qui se rapporte à leur première rencontre. La première fois qu'il la vit, écrit-elle, ce fut par l'entrebâillement d'une porte : elle se trouvait dans une chambre à l'hôpital de la Salpêtrière, en tant que patiente. Le médecin qui la soignait, *et qui m'examinait avec une application déconcertante bien que je n'aie pas encore atteint la célébrité qui allait plus tard m'être octroyée*, travaillait à la Salpêtrière ; son nom était Jules Janet.

Elle fait très attention aux détails matériels. Deux pièces, une antichambre, peut-être un vestiaire. Elle avait été admise à la Salpêtrière après une série de séjours dans d'autres institutions pour une affection, nous ne savons pas laquelle, peut-être le même trouble que Charcot soignera plus tard. L'hystérie. Elle n'écrit pas le mot.

Elle était en train de se rhabiller après l'examen.

Elle vit alors C. passer dans le couloir. Il se retourna pour la contempler. La distance était d'à peine quatre mètres. Elle savait qu'il l'avait vue. Elle refréna ses mouvements de manière à se rhabiller au ralenti. Elle détourna le visage, fit

Extrait de la publication

lentement pivoter son corps. Un sein à moitié découvert. Elle était sûre qu'il l'avait vue.

C'est alors, écrit-elle – comme si elle voulait noyer l'essentiel dans la profusion de détails – *que j'ai été gravée en lui, comme un animal est marqué au fer rouge.*

Des renseignements très vagues sur sa jeunesse. Mais elle est instruite. Le fer rouge est une allusion à Racine.

Elle s'appelait Blanche Wittman, à sa mort elle mesurait cent deux centimètres et elle pesait quarante-deux kilos.

Elle était alors une sorte de femme-tronc, ayant gardé toute sa tête. Sa jambe gauche était amputée sous le genou, la droite au niveau de la cuisse et son bras gauche dans sa totalité. C'est pour cela que sa taille est qualifiée de dérisoire. A part cela, rien d'anormal chez elle. Auparavant, avant les amputations, elle était décrite comme très belle par tous ceux qui l'avaient vue. Pour certaines raisons, il lui arriva d'être observée par de nombreuses personnes, parmi lesquelles beaucoup s'y connaissaient en descriptions, des écrivains donc. En fait, il n'existe qu'une seule photographie d'elle, et un certain nombre de dessins, plus le célèbre tableau où on la voit légèrement de profil.

Mais elle est belle.

Elle est morte heureuse. C'est ce qu'elle affirme dans le dernier carnet, le Livre rouge.

Elle n'était donc pas si petite de naissance. Après avoir été hospitalisée à la Salpêtrière à Paris pendant seize ans – entre 1878 et 1893 – sur un diagnostic d'hystérie, elle guérit soudain. A cette époque, l'hystérie était une maladie répandue parmi les femmes, une maladie courante

Extrait de la publication

qui frappait près de dix mille femmes, mais qui cessa d'être courante après la mort du professeur Charcot.

L'hystérie disparut purement et simplement. Ou on lui donna d'autres noms.

Après les années passées dans le service de recherches de Charcot à la Salpêtrière, elle travailla dans le service de radiologie de l'hôpital, elle n'était donc plus internée, et en 1897 elle fut engagée par la physicienne polonaise Marie Skłodowska Curie comme assistante de laboratoire.

Elle qualifie d'heureuse la période où elle fut soignée pour hystérie à la Salpêtrière, mais vint ensuite une période malheureuse. Puis la période passée au laboratoire de Mme Curie, qui fut heureuse du début à la fin, avec éventuellement des interruptions dues aux amputations régulières.

Elle ne se plaint jamais d'être ainsi tronquée.

Dans le *Livre des questions*, elle veut raconter son histoire, faire le bilan, et confronter son expérience des recherches menées sur l'hystérie à la Salpêtrière avec celles menées en physique sous la direction de Marie Curie, *et ainsi créer une image curative de la nature de l'amour*, qu'elle comparait à la nature des radiations émises par le radium et à celle de l'hystérie.

Curative ?

Pendant longtemps, dans la première partie du *Livre des questions*, rien que de l'objectivité et du bonheur.

3

Voici les faits concernant les amputations de Blanche Wittman. Ils n'ont rien à voir avec ses tentatives d'expliquer la nature de l'amour.

Extrait de la publication

Le 17 février 1898, on testait pour la première fois dans le laboratoire de Marie Curie à Paris les radiations émises par un minerai noir et poisseux du nom de pechblende qu'on avait traité et "fait bouillir" ; ce minerai était extrait dans la région de Joachimsthal sur la frontière entre la Tchécoslovaquie et la future RDA. Depuis plusieurs siècles, la pechblende avait été utilisée comme adjuvant dans des vernis pour céramiques afin de créer des coloris intéressants d'un point de vue artistique. La pechblende s'employait aussi fréquemment pour teinter le célèbre cristal de Bohême : elle contenait entre autres de l'uranium, élément naturel qui entrait dans la fabrication du verre.

Pour réaliser les expériences avec la pechblende, et en extraire certains composés d'uranium, de grosses quantités étaient nécessaires, plusieurs tonnes. Le travail était pénible et salissant, et se déroulait dans un vieux hangar à côté du laboratoire de Marie et Pierre Curie à Paris.

C'est là que Blanche Wittman fut embauchée.

Ce jour-là, le 17 février 1898 donc – jour qui marqua l'histoire de la physique –, Marie réalisa les premières expériences réussies avec de la pechblende, et elle put constater l'apparition d'un fort rayonnement, étrange et jusque-là inconnu. On s'était déjà rendu compte que le thorium, élément métallique découvert par le Suédois Jöns Jacob Berzelius en 1828, possédait un pouvoir de radiation supérieur à celui de l'uranium ; à présent on apprenait que les radiations de la pechblende étaient plus puissantes encore. Plus puissantes même que celles de l'uranium pur.

Restait à explorer ce qu'était ce "rayonnement", et d'où il venait. Marie Curie pensait que la pechblende devait forcément contenir un élément

Extrait de la publication

spécifique, pour l'heure encore inconnu, et dont les propriétés aussi étaient inconnues.

C'est dans ce petit laboratoire que la découverte eut lieu.

En fait de laboratoire, il s'agissait d'une *vieille remise en bois, un hangar abandonné en planches dont le toit vitré était en si mauvais état que la pluie venait sans cesse l'inonder. Jadis, la faculté de médecine l'avait utilisé pour pratiquer des autopsies, puis on l'avait jugé indigne d'abriter des cadavres humains, et même animaux. Il n'y avait pas de plancher, le sol était simplement recouvert d'une couche de bitume, et le mobilier était constitué en tout et pour tout de quelques vieilles tables de cuisine, d'un tableau noir et d'un vieux poêle en fonte aux tuyaux rouillés* ; c'est dans ce local misérable qu'ils avaient reçu, trois ans auparavant, le message d'un professeur Suess, et de l'Etat autrichien qui était propriétaire des mines de Sankt Joachimsthal.

Le message disait qu'on pouvait leur accorder des résidus de pechblende. C'est dans ce local que fut découvert le radium.

Marie rédigea immédiatement un rapport.

Ses mains étaient encore belles. Blanche la décrit comme *une beauté incomparable, inexplicablement ensorcelée par la recherche*. Le 18 juillet 1898, les membres de l'Institut de France pouvaient écouter un discours d'Henri Becquerel, ami de Marie Curie et autrefois son mentor. Il devait d'ailleurs donner son nom plus tard à une unité de mesure correspondant à la désintégration d'un atome par seconde, destinée à mesurer par exemple la contamination radioactive de la viande de renne dans le Västerbotten dans le Nord

Extrait de la publication

de la Suède après Tchernobyl. Dans sa conférence, Becquerel annonça que Marie Curie et son époux Pierre, grâce à leurs expériences avec la pechblende, avaient trouvé quelque chose d'inconnu jusque-là. Le titre de son intervention était *Sur une nouvelle substance radioactive contenue dans la pechblende*.

C'était la première fois dans l'histoire que le mot "radioactif" était utilisé.

Pour l'instant, pas encore de bruissement d'ailes de l'histoire en marche, seulement une légère confusion.

Becquerel annonçait qu'on avait découvert une matière quatre cents fois plus active que l'uranium, qui contenait un "métal", peut-être un nouveau corps simple, ignoré jusque-là, et qui possédait d'étranges propriétés de radiation.

Vers la fin de l'année, cet élément avait reçu son nom. On l'appelait radium. Ce corps avait des propriétés peu ordinaires ; à mesure que l'on réussissait à le concentrer, on découvrait aussi qu'il possédait une luminescence spontanée.

Le mot "luminescence" revient dans le *Livre des questions* de Blanche.

Son texte prend alors un caractère quasi poétique. *Lorsqu'on me complimentait, parfois, au cours de mes représentations à la Salpêtrière, c'est l'expression "luminescence" qui était employée pour décrire ce qui se dégageait de moi ; mais je ne pouvais guère me douter alors que ce mot, comme appâté par la baguette magique du destin, allait resurgir dans ce monde de la physique et de la science où je ferais de mon mieux pour expliquer les liens entre le radium, la mort, l'art et l'amour.*

Extrait de la publication

REMERCIEMENTS

Ceci est un roman. J'ai utilisé des sources pour écrire un roman justement, et c'est pourquoi je m'abstiens de rendre compte des différents documents dont je me suis servi. Pour ce qui concerne le matériel Curie, je voudrais quand même citer *Hertha Ayrton* d'Evelyn Sharp, *A travers deux siècles. Souvenirs et rencontres* de Marguerite Borel, *Marie Curie et le Nobel* de Karin Blanc et surtout la thèse fondamentale de Susan Quinn, *Marie Curie. A Life*, plus particulièrement pour son analyse de la tragédie Langevin. Un remerciement particulier à ma fille, Jenny Gilbertsson, qui a parcouru le vaste matériel Charcot. Je suis le seul responsable de la manière dont j'ai utilisé tout ceci dans *Blanche et Marie*.

P. O. E.

Extrait de la publication

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.

Extrait de la publication